

en écoutant le concerto pour violon de Beethoven
avec Itzhak Perlman au violon
orchestre philharmonique de Berlin dirigé par Daniel Barenboim

Celle, musique, qui murmure à genoux à mes pieds, je la salue.

Et c'est moi qui me prosterne devant la beauté de son cri.

Elle est dans la souffrance de la beauté, torturée par la foudre éternelle de ce qui — haut — nous dépasse, de ce qui ce qui — houle — nous fait périr et c'est face au bonheur, face à la douleur que viennent les floraisons de flammes et d'oiseaux.

La nuit n'a pas l'immensité de ton chant au violon qui — lame — perce la toile de nos prisons, qui nous meut — transis — au cœur profond de l'ému.

Je me sou mets, car trop hautes sont les notes de ta prière qui est comme les cohortes d'oiseaux porteurs d'infini.

Ce ne sont pas suppliques que ces oraisons de grandeur, ce sont toutes poitrines de ce monde fondues en un seul ciel pour souffler l'haleine de tous les temps.

Si je devais aujourd'hui — abîmes — descendre dans la fosse de ma dernière demeure, je porterai en linceul les graves aigus du concerto et les crues ineffables du violon.

Et si je devais prononcer « Éternel, mon Dieu »
c'est à la musique que j'adresserai mes louanges.

Jean-Denis Bonan